

# HISTOIRE

*magazine*

N° 24 18 F

## LE RÉVEIL DE L'ISLAM

Stylac : 7,80 F.S. - Canada : 3,50 \$ N° 1852 - 24 - 18 F.



**Un survivant raconte  
le massacre des Arméniens**

**Jacques Le Goff :  
la naissance du Purgatoire**

## L'Arménie, premier État chrétien du monde

Le premier royaume d'Arménie fut, selon la légende, fondé par Haïk, descendant de Noé. Etabli dans la région du lac de Van, au nord de l'actuel Kurdistan, il fut constitué par la fusion des peuples de l'Ourartou, apparentés aux Hourites, et des Arméniens, d'origine thraco-phrygienne.

C'est au III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne que l'Arménie acquit sa profonde originalité culturelle. En 301, elle devint le premier État du monde à faire du christianisme sa religion officielle. Oeuvre de Grégoire l'Illuminateur, cette diffusion fut le point de départ d'un essor linguistique, littéraire et artistique remarquable. Contre vents et marées, l'Arménie restera fidèle à sa foi, de tendance monophysite, c'est-à-dire niant la nature humaine de Jésus-Christ.

### La ville aux mille églises

Au VIII<sup>e</sup> siècle, les Arabes envahirent l'Arménie. C'est alors que, toléré par le calife de Bagdad, Achod I<sup>er</sup> fonda la dynastie des Bagratides, dont le règne fut pour le pays une période de prospérité sans précédent. Ani, la ville aux quarante portes et aux mille églises, devint le cœur spirituel de l'Arménie, « la sœur de Byzance ». Cependant, désorganisé par les luttes féodales et une résistance permanente aux Turcs Seldjoukides, le royaume sombra peu à peu, tandis qu'en Cilicie se fondait, à l'initiative d'un descendant des Bagratides, Rupen, un royaume de Nouvelle Arménie, qui établit un contact étroit avec les croisés. Ce nouvel État passa en 1342 à la maison de Lusignan, et le dernier de ses rois, Léon VI, mourut à Paris. Quant à la Grande Arménie, ravagée par Tamerlan puis par les Persans, elle passa au XVI<sup>e</sup> siècle sous la domination des Ottomans, tandis que la partie orientale du pays allait à la Perse.

Dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, la Russie se posa en protectrice des Armé-

niens. De ce fait, favorables au tsar, ceux-ci devinrent pour l'Empire ottoman une minorité dangereuse, inassimilable. Le massacre de 1895 provoqua une première émigration, mais c'est en 1915 que les persécutions atteignirent leur point culminant.

### Un immense charnier

Dans les six provinces d'Arménie, le même scénario se déroule selon un plan savamment orchestré. Au mois de janvier 1915, les soldats arméniens servant dans l'armée ottomane sont désarmés, utilisés à des travaux de voirie et fusillés discrètement par groupe de cinquante à cent. Les 24 et 25 avril, six-cent cinquante notables et intellectuels sont arrêtés. C'est le signal de l'extermination. Conçue comme une opération stratégique, elle prend pour prétexte la rébellion et pour moyen, la déportation. Dans chaque village, les notables sont arrêtés, torturés, contraints de signer des aveux de trahison, puis assassinés. L'ordre de déportation est ensuite affiché. La population dispose de quelques jours pour réunir ses biens et pour rejoindre les convois déjà formés. Les hommes sont alors séparés des femmes et des enfants puis liquidés à l'écart des villages. Les caravanes s'acheminent ensuite vers leur but théorique : Alep, en Syrie. Tous les « accidents » qui émaillent le parcours sont organisés par les autorités turques. Le long des défilés, au bord des ravins, les gendarmes massacrent à tour de bras, comme à Kemagh-Boghaz, où des milliers de femmes et d'enfants périssent. Les déportés ne reçoivent aucune nourriture ; leurs biens sont pillés, les jeunes filles enlevées. Quelques milliers seulement atteignent Alep, où ils sont entassés dans des caravansérails en ruine. A la fin du mois de juillet 1915, il n'y a plus d'Arméniens dans les provinces orientales. Il ne subsiste qu'un immense charnier. Les rivières charrient des cadavres par milliers, les villages sont déserts, les champs abandonnés. Les Turcs eux-mêmes sont

dépassés par l'ampleur du génocide et souvent ne savent faire face à l'anarchie qu'il engendre.

Malgré les consignes de silence, l'Occident ne tarde pas à connaître l'existence des massacres et certains étrangers peuvent suivre jour après jour le déroulement de l'extermination systématique. Leur témoignage sera précieux pour les historiens. A Alep, où se trouve le reliquat du peuple arménien, le typhus et la dysenterie achèvent peu à peu l'œuvre des gendarmes turcs, quand ceux-ci ne se chargent pas de liquider les survivants. Il existe près de Deir es-Zor, sur l'Euphrate, une grotte que les villageois surnomment la grotte des Arméniens. Il s'y entasse des milliers de squelettes que les enfants fouillent, recherchant des dents en or et des pièces. Ce sont les restes d'Arméniens qui furent parqués là avant d'être brûlés vifs à l'essence.

### Plus de un million de morts

De un million deux cent mille à un million cinq cent mille Arméniens disparurent au cours de l'année 1915. Sur les deux millions environ qui vivaient auparavant dans l'Empire ottoman, il ne reste que ceux qui furent sauvés par l'avance des armées russes, ceux qui habitaient à Constantinople et à Smyrne et qu'il eût été difficile de massacrer clandestinement. En dehors d'eux survécurent, sans doute, des femmes réduites en esclavage par des Turcs ; des enfants réunis dans des orphelinats pilotes à la fin de la guerre ; et quelques villageois qui parvinrent à se réfugier dans les montagnes avant la déportation. Plusieurs procès se déroulèrent en 1919 pour tenter de confondre les coupables, au cours desquels furent produits des ordres écrits émanant du gouvernement de Constantinople. C'est ainsi que la plupart des membres du Comité central et plusieurs ministres du mouvement Jeune-Turquie furent reconnus coupables de meurtre collectif et condamnés.

## Un rescapé du massacre des Arméniens raconte...

*Papken Injarabian a neuf ans lorsque pour lui le monde bascule. Fils de forgeron, il vit paisiblement dans un village d'Arménie jusqu'au jour où quelques ministres nationalistes turcs prennent une décision qui préfigure les grands génocides du XX<sup>e</sup> siècle : le peuple arménien doit disparaître.*

*C'est pour ce petit garçon le point de départ d'un calvaire de plusieurs années où son père, sa mère et ses frères trouveront successivement la mort. Orphelin perdu dans les montagnes kurdes, il sera réduit à l'esclavage, contraint de changer de nom, de langue et de religion pour recevoir la maigre pitance qui le sauvera à peine de la famine.*

*Papken Injarabian a bien voulu raconter aux lecteurs d'Histoire magazine comment, au terme d'une incroyable odyssée, il parvint à échapper à un massacre qui fit près de un million et demi de morts.*

### **Histoire magazine : À quel moment a commencé pour vous, le calvaire du peuple arménien ?**

**Papken Injarabian :** Je vivais avec mes parents, mes frères et mes deux sœurs dans le village d'Amassia, en Arménie. Les Turcs étaient venus une première fois pour mobiliser tous les hommes en âge de prendre les armes. C'est à ce moment que mes deux frères sont partis. Nous ne connaissions rien alors des projets du gouvernement à l'égard des Arméniens, et il semblait normal de se battre aux côtés des Turcs, de même que les Arméniens occupés par les Russes se sont battus dans l'armée du tsar. Les Turcs n'avaient pas emmené mon père, car celui-ci était à cette époque, malade, et les soldats avaient une peur bleue de ce qu'ils croyaient être le typhus.

Puis un jour, sans crier gare, les soldats turcs sont arrivés dans le village, armés jusqu'aux dents ; ils ont donné l'ordre à la population de prendre toutes ses affaires et de se préparer à partir. Ce fut la panique. Nous avons réuni tout

ce que nous avons pu sur une charrette à bœufs et nous sommes partis avec le reste du village. Notre caravane était surveillée par les Turcs. Le bruit courait que nous allions être déportés en Syrie. Pour cela, il fallait traverser des montagnes désertiques habitées par des Kurdes misérables et très agressifs. Il y avait deux mille kilomètres à parcourir ! Très vite, cela a tourné au drame. Des dizaines et des dizaines de caravanes nous ont rejoints, c'est toute l'Arménie qui était ainsi dirigée vers les montagnes kurdes. Lorsque nous sommes arrivés dans une ville nommée Char Kechla, les Turcs nous ont donné l'ordre de regrouper tous les enfants, et mes parents nous ont accompagnés, mes deux sœurs et moi, jusque dans une école, où des centaines d'enfants attendaient déjà. Nous étions morts de peur. Des paysans turcs sont alors arrivés ; ils ont choisi, parmi les enfants, ceux qui leur convenaient comme esclaves. Quand mes deux sœurs ont vu cela, elles ont supplié nos gardiens de me laisser rejoindre nos parents, disant que j'étais trop jeune pour travailler. Comme j'étais petit et malingre pour mon âge, ils m'ont laissé partir et je suis retourné jusqu'à notre charrette. La caravane est repartie sans mes deux sœurs. Elles se nommaient Mariam et Marguerite, elles avaient quatorze et seize ans...

### **H.M. : Il n'y a eu aucun mouvement de révolte ?**

**P.I. :** C'était impossible. Tout était très bien combiné. Ils avaient déjà emmené tous les hommes valides, seuls restaient les vieillards, les femmes et les enfants. Nous étions sans défense.

Quand nous avons quitté Char Kechla, les massacres ont commencé. Nous n'avions aucune arme, rien. Des bandes de pillards kurdes nous attendaient à chaque défilé, nous volaient, emmenaient les filles et tuaient les hommes. Souvent, notre caravane s'arrêtait. Nous entendions des hurlements provenant de l'avant de la colonne et il nous fallait ensuite passer devant les cadavres de nos compatriotes, sans même pouvoir les enterrer.

### **H.M. : Comment réagissaient les Turcs qui vous encadraient ?**

**P.I. :** Ils laissaient faire, bien sûr. Tout cela était combiné. C'était un plan monté de toutes pièces, rien n'est arrivé par accident. Dans les déserts que nous traversions, il n'y avait ni eau ni nourriture. Les Kurdes nous volant peu à peu ce que nous avions emporté, nous n'avons pas tardé à



souffrir de la faim et surtout de la soif. Les gens tombaient à chaque minute et mouraient sur le bord de la piste, déshydratés. Cela ne suffisait pas encore : un jour, les Turcs ont regroupé les quelques hommes qui restaient et on ne les a jamais revus. C'est ainsi que mon père nous a quittés. Ils les ont tués au sabre, au couteau, sans prendre la peine d'utiliser leurs cartouches.

Je me suis retrouvé seul avec ma mère. Nous n'avions plus de charrette ni même de bagages. Nous buvions dans les flaques d'eau et ne mangions pas tous les jours. Quand il y avait par bonheur un cours d'eau, il était plein de cadavres d'Arméniens. Nous avons eu un jour une grande joie : nous avons retrouvé ma sœur Marguerite, qui s'était enfuie de chez son maître turc pour rejoindre les caravanes. Nous sommes restés quelques jours ensemble ; puis, un matin, ma mère n'a pas pu se lever, elle était malade. Nous ne savions quoi faire. Alors ma mère et ma sœur ont fait une chose inouïe. Elles ont conversé tout bas pendant un moment. Puis ma mère interpella un de ces Kurdes qui suivaient les caravanes pour vendre quelques fruits à ceux qui avaient encore de l'argent.

— Si tu acceptes de me prendre avec mon fils sur ton âne, je te donnerai ma fille.

Je n'en revenais pas ! Bien sûr, le Kurde accepta sur-le-champ : le marché était à son avantage. Cet acte ne nous porta pas chance, car cet homme était un sauvage. Il nous emmena sur une route écartée, sortit son couteau et nous laissa là, ma mère qui ne pouvait pas marcher et moi, tandis qu'il partait avec son âne, en emmenant ma sœur, qui ne put rien faire... Je n'ai jamais revu ma sœur. Des Kurdes

m'ont raconté plus tard qu'elle était devenue folle et était morte.

Quelques jours plus tard, ma mère est morte et je me suis retrouvé orphelin.

**H.M. : Comment, à neuf ans, avez-vous pu en réchapper ?**

**P.I. :** Dans ces régions, un enfant seul, et de surcroît « guiaour », c'est-à-dire infidèle, non musulman, ne peut survivre qu'en devenant l'esclave des autres. J'ai ainsi travaillé pour plusieurs maîtres kurdes. J'ai oublié ma langue et je me suis fait musulman pour ne pas mourir de faim. J'ai gardé les chèvres et gratté la terre. Quand un maître était trop dur pour moi, je m'enfuyais en risquant ma vie, car, là-bas, travailler pour quelqu'un, c'est lui appartenir. La famine était grande dans ces régions et, souvent, je devais voler mes maîtres pour tenter de rassasier mon appétit d'enfant. Il m'arriva de travailler pour une femme dont les deux filles avaient la lèpre. Je proposais de leur gratter le dos et j'en profitais pour voler toute la nourriture qui passait à portée de ma main. J'avais tellement faim que je ne pensais même pas à la contagion !

**H.M. : Du Kurdistan à la France, le chemin est long...**

**P.I. :** La fin de la guerre arriva. Les Turcs étaient vaincus, et leur territoire était occupé par les troupes alliées. C'est alors que j'entendis parler d'organisations de bienfaisance qui regroupaient les enfants rescapés des massacres dans des orphelinats. Je m'enfuis une fois de plus et, de

En quelques mois, l'Arménie se couvre de cadavres. Les autorités turques elles-mêmes sont dépassées par l'ampleur du massacre et ne parviennent pas à faire disparaître les corps, qui s'amoncellent. On tente de les enterrer — ce que montre cette photo — mais la main-d'œuvre ne suffit pas et toute une province se transforme ainsi en un véritable charnier.

(Ph. Snark International)

La fin de la Première Guerre mondiale et l'ingérence turque en Arménie indépendante marquent le point de départ de la Résistance arménienne. Se manifestant tout d'abord par l'apparition spontanée de maquis locaux où se regroupent des partisans tels que ceux-ci, immortalisés par un peintre anonyme, elle se poursuit jusqu'à nos jours sous la forme d'un terrorisme sporadique qui prend pour cibles les notabilités et les institutions turques.

Musée de la Fédération révolutionnaire arménienne. (Ph. J.-L. Charmet)



maître en maître, de fuite en fuite, j'arrivai à la ville d'Ourfa, où l'organisation américaine Middle East Relief me recueillit dans son orphelinat. Malheureusement, la ville ne resta pas longtemps aux mains des Alliés et, de nouveau, je me retrouvai à la rue. Mais j'avais alors treize ans et je savais me débrouiller. J'appris que l'orphelinat allait être transféré au Liban et je parvins à rejoindre les territoires occupés par les Français.

Je retrouvai l'orphelinat, où l'on m'habilla, me nourrit. Je réappris ma langue et ma religion. C'est alors qu'on nous proposa de travailler en France. J'ai accepté tout de suite, parce que, pour moi, la France, c'était le pays qui nous avait libérés.

**H.M. : Comment avez-vous été reçu ?**

**P.I. :** Très mal et je dois dire que plus d'une fois j'ai regretté ce choix. On nous a placés dans des fermes où il fallait travailler quinze heures par jour, sans autre repos que le dimanche après-midi. Nous gagnions par mois de quoi nous payer un repas au restaurant ! Je n'ai pas eu de chance car je suis tombé chez des maîtres très durs. Plus d'une fois je me suis dit que chez les Kurdes, si nous ne mangions pas à notre faim, au moins ne travaillions-nous pas comme des bêtes. Je me suis enfui.

Alors j'ai découvert d'autres problèmes. Il y avait du travail, j'en trouvais facilement, mais je n'avais pas le droit de travailler, en tant qu'étranger. J'exerçai de petits métiers, par-ci, par-là : manœuvre, sableur, serveur de restaurant, etc. Puis je me mariaï avec une Arménienne ; je réussis à économiser et en 1938 nous avons pu acheter un petit salon de coiffure (ma femme avait étudié la coiffure). Un an plus tard, la guerre était déclarée et j'étais mobilisé dans l'armée française.

A ce moment, les Français m'ont obligé à fermer ma boutique parce que j'étais un étranger ! Pendant dix ans j'avais demandé à être naturalisé. En vain. On me trouvait suffisamment français pour me battre, mais pas assez pour gagner ma vie. Et si les Allemands nous avaient pris, nous n'aurions même pas été considérés comme soldats français, mais comme volontaires ! Nous risquions d'être fusillés. Ce n'est qu'avec l'arrivée du général de Gaulle que nous avons obtenu la naturalisation.

**H.M. : Avez-vous jamais retrouvé des membres de votre famille ?**

**P.I. :** Oui. J'ai retrouvé ma sœur Mariam. Dès que je suis arrivé en France, j'ai su par des Arméniens qu'elle était

en vie. Elle avait été mariée de force à un Turc. A la fin de la guerre, elle s'est échappée, elle a écrit à un de nos oncles qui avaient émigré aux Etats-Unis après les massacres de 1895. Il l'a recueillie chez lui. Moi, j'étais trop jeune alors pour seulement connaître l'existence de cet homme. Dès que j'ai su où elle était, je lui ai écrit. Mais je n'ai pu la revoir que quarante ans après notre séparation ! En effet, les Etats-Unis étaient très stricts sur le sujet de l'émigration. Ils refusaient même les visas de tourisme aux Arméniens, qui étaient considérés par eux comme des Turcs. « Turkish quota »... c'est ainsi qu'ils nommaient ces mesures. Quand j'ai enfin pu obtenir un visa de tourisme et retrouver ma sœur, quarante ans s'étaient écoulés depuis notre séparation.

**H.M. : Etes-vous retourné en Arménie ?**

**P.I. :** Oui. J'ai accompagné mes enfants dans un voyage en Turquie et j'ai revu mon village d'Amassia. Rien n'avait changé.

**H.M. : Regrettez-vous toujours d'être venu en France ?**

**P.I. :** Non. Tout cela est passé. Depuis la fin de la guerre, nous avons vécu très heureux. Nous avons travaillé dans notre salon de coiffure, et maintenant nous sommes à la retraite. Nous n'avons jamais été aussi bien.

Interview recueillie par Christel Mouchard

**Pour approfondir le sujet**

G. Chaliand et Y. Ternon, *Le Génocide arménien*, éditions Complexe. J.P. Injarabian, *La Solitude des massacres*.